

TEILHARD DE CHARDIN, UNE VIE A L'ECOUTE

La renommée de ce jésuite (1881-1955), paléontologue visionnaire, fut immense, mais sa vie, douloureuse. Philippe Chevallier décrypte cette vie jalonnée d'épreuves.

- Philippe Chevallier, janvier 2013,

Comment cette pensée novatrice, longtemps tenue au secret, est-elle venue à éclore ? Retour sur les ombres et les lumières d'un chemin vers le Christ "toujours plus grand". Au commencement était la vision : celle d'une matière qui a un poids, une consistance, et surtout un avenir. De son cœur rayonne une lumière que devine très tôt le jeune Pierre Teilhard, les yeux grands ouverts sur le plus petit des matériaux : une clé de charrue ou un simple renfort métallique.

Mais, pour le garçon de six ans émerveillé par la lueur émanant du fer, le cœur des choses n'a pas encore de nom précis. Né non loin des volcans d'Auvergne, il pressent seulement ce feu qui anime la matière. La vision première va devoir encore mûrir, se confirmer, en particulier dans et par la vie religieuse. En 1899, il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Aix-en-Provence. Après son ordination, en 1911, Teilhard reçoit carte blanche de ses supérieurs pour poursuivre des études à Paris. Marqué par la découverte quelques années auparavant de la théorie de l'évolution, le jeune prêtre choisit les sciences. Mais il les choisit pour approfondir sa pensée religieuse d'un Dieu présent au monde, un monde qu'il continue de porter de ses mains, jusqu'à son terme.

Vers les immenses solitudes de l'Asie

Teilhard est happé par le Christ, comme il est happé par le spectacle du désert d'Égypte, découvert en 1906. Alors, le Christ ou l'univers ? Faux dilemme, même si leur séduction respective ne va pas sans bagarre intérieure. Entre ces deux réalités, l'univers et le Christ, il n'y a pas concurrence : pour le jeune jésuite, le sens de l'univers s'approfondit dans la contemplation de Celui qui récapitule toute chose. Réconcilier la foi au Christ et l'ivresse devant la matière devient dès lors, pour Teilhard, sa mission de religieux et de scientifique. En 1912, il rencontre le grand Marcellin Boule, professeur de paléontologie au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, qui l'encourage à persévérer dans la science des fossiles.

À ce Christ plus grand, et à la matière enfin illuminée de l'intérieur par la foi, va s'ajouter chez Teilhard une attention particulière à l'humanité en mal d'enfantement. L'épreuve de la première guerre mondiale, au cours de laquelle le caporal Teilhard est brancardier, est à ce sujet décisive. Les textes qu'il rédige lors des rares moments de répit témoignent de ce bouillonnement intellectuel où convergent le sens du Christ, le sens du monde et le sens de l'homme. Teilhard voit l'horreur et, en même temps, au-delà de la ligne de feu, il voit l'avènement possible d'une humanité nouvelle.

De retour de la guerre, Teilhard reprend de plus belle ses études scientifiques. C'est décidé : il trouvera le Ciel en regardant la Terre, il guettera l'avenir en cherchant les fossiles. Tout en préparant un doctorat en sciences naturelles, il travaille au laboratoire de paléontologie du Muséum. Après la soutenance de sa thèse, en 1922, il se voit proposer une chaire de géologie à l'Institut catholique de Paris, et commence à tisser des liens avec des chercheurs du monde

entier. Ses enseignements ont du succès, on aime sa bienveillance et sa largeur d'esprit. Teilhard voit loin, plus loin qu'un monde en apparence confus et morcelé, il voit le Tout.

En 1923, c'est le premier d'une longue série de voyages en Chine : Teilhard sillonne le désert des Ordos en compagnie d'un autre jésuite scientifique, le Père Licent, en poste à Tientsin. L'aide de cet homme érudit fut précieuse pour l'éclosion chinoise du génie scientifique de Teilhard. C'est le début d'un travail de fouille considérable, rythmé par les premières découvertes importantes de gisements du paléolithique. Scientifique de haut niveau quant à l'esprit, Teilhard n'en est pas moins le genou à terre et le râteau à la main, dans des expéditions aux moyens souvent limités à quelques boys et quelques mulets.

Si la recherche scientifique a sa face humble et cachée, elle a également sa face publique avec la participation de Teilhard à la Croisière Jaune de Citroën, qui se lance en 1931 sur la Route de la Soie, dans les autochenilles de la célèbre firme. Sa renommée de savant devient internationale, et les voyages se multiplient dans tout l'Extrême-Orient (Java, Birmanie, Indes anglaises), entrecoupés de quelques haltes en France et aux États-Unis.

Éclosion d'une pensée, premières contrariétés

Mais Teilhard ne se contente pas d'accumuler les documents sur la géologie générale ou la paléontologie des mammifères. La science, pour lui, est effort de synthèse, où toutes les aspirations humaines doivent pouvoir trouver sens. Très tôt, l'insatiable chercheur s'est mis à écrire, d'abord sans idée de publication, pour tenter de donner cohérence à sa vision totale du monde. En 1927, il achève le premier livre dont il espère la parution : *Le Milieu divin*. Dans le monde en fusion décrit par ce texte, l'esprit et la matière sont travaillés de l'intérieur par le Christ ; et les activités humaines "profanes" trouvent naturellement leur place dans la divinisation en cours de l'univers. Mais le texte ne paraîtra pas de son vivant, ni aucun de ses écrits philosophiques.

Où est le problème ? Le christianisme de Teilhard, aux horizons élargis, fait se rejoindre les aspirations les plus contemporaines et la foi chrétienne la plus traditionnelle. Mais une telle vision, nourrie d'une lecture intense de saint Paul, inquiète ceux qui confondent la tradition catholique avec quelques catégories philosophiques étroites. Le Christ de Teilhard n'est-il pas "soluble" dans la Matière ? Comment le Dieu qui a "une fois" créé le monde peut-il continuer à le créer et le porter à chaque instant ? Comment peut-on défendre l'évolution au regard des premiers chapitres de la Genèse ?

Le contexte ne se prête pas à l'innovation : l'Église, à peine remise de la crise moderniste, est plus méfiante que jamais vis-à-vis des sciences. Dès 1924, Teilhard est sommé d'expliquer certaines de ses positions – en particulier concernant le péché originel – ce qu'il fait de bonne grâce. Mais la grâce n'est pas partagée, et il est invité à quitter l'Institut catholique de Paris. En 1947, alors que circulent les versions ronéotées de quelques-uns de ses textes, Teilhard reçoit de ses supérieurs l'ordre de ne communiquer ses essais sous aucune forme que ce soit. Le choc est rude pour Teilhard, mais sa loyauté vis-à-vis de l'Église et de son ordre religieux sera sans faille. Jusqu'à la fin de sa vie, il obéira, d'une obéissance non pas réticente ou craintive, mais "généreuse et libre", comme le souligne le Père René d'Ouince qui l'a côtoyé aux heures difficiles. Plus il est brimé, et plus Teilhard se sent mystérieusement lié à l'Église et à la Compagnie ; "pour des raisons supérieures et nouvelles", écrit-il à un compagnon jésuite en 1929.

Malgré cette docilité, les attaques ne cesseront pas contre un esprit trop en avance sur son temps. L'humilité de Teilhard sera mise à rude épreuve quand les autorités ecclésiastiques mettront également la bride à sa carrière scientifique. En 1948, on lui refuse l'autorisation de poser sa candidature au Collège de France, sommet de l'enseignement en France, alors tout prêt à l'accueillir. Teilhard commente sobrement la décision : "Dieu est grand, il faut obéir." Il n'en est pas moins élu à l'Académie des Sciences en 1950, dernier coup de chapeau de ses pairs au chercheur bientôt condamné à l'exil. Teilhard doit quitter Paris.

La gloire et l'exil

En 1951, les États-Unis accueillent l'exilé à bras ouverts, en particulier la prestigieuse Wenner-Gren Foundation for Anthropological Research, qui profite de son expérience extrême-orientale. Nombre d'intellectuels de toute obédience et de toute discipline, de passage à New York, aiment à s'arrêter chez Teilhard. Malgré une santé faiblissante, le Père continue son travail scientifique, et participe en Afrique du Sud aux fouilles de gisements australopithèques. Ses amis jésuites essaient jusqu'au bout de plaider sa cause auprès des autorités romaines, mais rien n'y fait : il doit poursuivre sa quête "dans l'ombre et l'éloignement".

Teilhard s'éteint à New York le 10 avril 1955, le jour de Pâques, après avoir une dernière fois confessé sa foi en Christ, cœur et terme de l'évolution. Trois jours après, alors que les hommages affluent, Étienne Borne écrit dans *Le Monde* : "Du Père Teilhard il est maintenant permis de dire avec la tranquillité de la certitude qu'il a été un génie religieux et l'un des plus grands penseurs chrétiens de ce siècle". Ce commentaire annonce l'écho considérable que l'œuvre recevra dans les années soixante, avant un relatif déclin d'intérêt dans les deux décennies suivantes.

Sur proposition discrète de son supérieur direct, le Père d'Ouince, Teilhard avait légué en 1951 l'ensemble de ses écrits à sa secrétaire, avec toute liberté d'en disposer à sa mort. C'est ainsi que l'édition des *Œuvres complètes* put voir le jour dès 1955, avec un comité prestigieux composé d'intellectuels aussi divers qu'André Malraux, Léopold Senghor ou Théodore Monod. La réhabilitation fut pourtant longue à venir du côté romain. La publication en 1962 du livre de Henri de Lubac, *La pensée religieuse du Père Pierre Teilhard de Chardin*, contribuera grandement à éclairer les points litigieux et écarter les polémiques inutiles. Qu'elles ont dû sembler petites à celui qui avait vu le Christ plus grand !